



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## **Universitätsbibliothek Paderborn**

### **Histoire Secrète De La Cour De Berlin, Ou Correspondance D'Un Voyageur François, Depuis le 5 Juillet 1786 jusqu'au 19 Janvier 1787**

Ouvrage Posthume

**Mirabeau, Honoré-Gabriel de Riquetti de**

**[S.l.], 1789**

Lettre LI. Du 28 Novembre 1786.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-52698](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-52698)

nies. O folie humaine ! que de peines nous nous donnons pour dessécher les bienfaits de la nature ! Quelle prodigieuse différence entre le commerce que la politique des deux nations a cru devoir décourager , & celui qu'elle a le plus favorisé !.. Il me semble qu'un livre qui développeroit ces idées , qui commencent à ne point paroître monstrueuses en Angleterre , seroit très-utile , & ne sauroit être confié à de trop habiles mains.

*P. S.* J'ai preuve topique que le Roi travaille moins que jamais. On répond aux lettres après huit, dix jours ; & d'une manière plus longue & plus soignée que sous le feu Roi , ce qui prouve assez qu'il entre plus du secrétaire en cette affaire. Que dire d'ailleurs d'un cabinet où le Roi ne travaillant point du tout , il est impossible de citer un ministre dont l'influence ait fait telle ou telle chose , même dans le directoire général assemblé deux fois par semaine , & où le Roi n'assiste jamais ? Et ce Roi veut changer le régime fiscal ! Ah ! un Hercule seul peut nettoyer les étables d'Augias !

LET T R E L I.

*Du 28 Novembre 1786.*

ON n'est pas d'accord sur le genre de services que peut rendre au gouvernement le comité des marchands convoqués des différentes Provinces. Ces bonnes gens sont fort étonnées de se trouver consultées dans les affaires d'état ; car il y a aussi loin d'eux aux Montaudouin & aux Prémords , que des ministres Prussiens aux Sully & aux Colbert. La vérité

est que c'est le système général & fondamental qu'il s'agiroit de détruire, & qu'on ne veut que pallier. Le sang est infecté : au lieu de l'épurer, on ne pense qu'à fermer tel ou tel ulcere ; on exaltera le virus, & gare la gangrene.

On s'agite beaucoup pour les fabriques ; mais , bon Dieu ! est-ce par là qu'il faudroit commencer ? Et quand on auroit bien nettement déterminé celles qu'il faut conferver & celles qu'il faut laisser périr, ne devoit-on pas , avant de réglementailler, prendre pour point de départ, que la place des fabriques n'est point à Berlin, où réunissant la cherté de la main-d'œuvre à tous les inconvéniens locaux, nationaux &c. &c., elles deviennent une désastreuse extravagance : aussi les fabricans eux-mêmes font-ils la contrebande, & vendent-ils des étoffes françoises pour des étoffes du pays. Comme ils n'ont pas de concurrens, ils y mettent le prix qu'ils veulent. Quant à la contrebande, rien de plus aisé ; ils portent aux foires de Francfort une partie de leurs marchandises, la vendent ou ne la vendent pas, achètent des étoffes de Lyon, les marquent comme celles de Berlin, & les font entrer sans autre précaution, ni le moindre risque, puisque les commis des barrières, qui sont de vieux soldats ou de vieux domestiques de cour, ne distinguent pas si ce qu'ils voient est taffetas ou satin ; à plus forte raison un ouvrage tissu à Lyon ou à Berlin. Il n'y a dans cette ville ni activité, ni émulation, ni goût, ni génie, ni argent pour souder tout cela ; il faut encore un siècle & je ne fais combien de révolutions aux Allemands pour imiter ce luxe de décoration qu'ils font assez fous pour envier. Les opérations que

tentent maintenant des hommes incapables de choisir entre ce qui est possible & convenable, ou chimérique & nuisible, sans moyens, sans principes, sans système, uniquement pressés de faire parce qu'on veut faire, & que leur existence éphémère tient à faire; leurs opérations, dis-je, n'auront d'effet que de donner à croire au Roi d'abord, aux esprits vulgaires & routiniers ensuite, que le mal est irréparable.

Une affaire assez importante pour les suites qu'elle pourroit avoir, du moins en d'autres mains, c'est l'héritage du Margraviat de Schwedt. Le Margrave touche à sa fin. Après le partage de la Pologne, le feu Roi écrivit à son frere le prince Henri, qu'il vouloit lui donner une marque éclatante de son amitié & de sa reconnoissance pour les services qu'il avoit rendus à l'état. Frédéric croyoit se tirer d'affaire avec une statue; mais on lui fit dire sous main que l'on se reposoit de ce soin sur la postérité, & que pour le moment on ne vouloit qu'être plus riche. Peu de mois après, le Margrave de Schwedt, frere du Margrave actuel meurt. Alors le feu Roi saisit cette occasion pour dégager sa parole. A un long terme & dans une patente bien authentique, il donne au prince Henri l'expectance du Margraviat, à la condition par lui de remplir les charges dont ce grand fief est grévé. Frédéric meurt. Son successeur déclare que toutes survivances, donations à *future* &c., sont nulles, & qu'il ne confirme rien. Le prince Henri se trouve dans le cas de tous ceux qui avoient des expectances; il est peu vraisemblable qu'on lui laisse les terres; la question est de savoir s'il recevra, ou s'il ne recevra pas des compensations.

Le prince Henri a certainement des prétextes pour crier à l'ingratitude, & il crierà, voilà tout. Attaqué aujourd'hui d'un accès de rage-mue, la rage bavarde viendra à son secours, & lui sauvera la vie; car il n'y a que les douleurs muettes de dangereuses; mais ceux-là même qui ne sont pas ses partisans, observeront ce procédé avec d'autant plus d'inquiétude, qu'il commence à se manifester que même les promesses personnelles du Roi sont susceptibles de quelques vacillations. Je vous avois parlé dans une de mes dépêches de la restitution de quelques bailliages au duc de Mecklembourg; elle avoit été promise au ministre de ce prince par le Roi même. Il a depuis retiré ou du moins suspendu sa parole. Cette facilité à revenir sur des engagements récents, combinés avec les clameurs des hommes; contrats exclusifs que l'on foule aux pieds sans ménagemens, a paru d'un augure sinistre. Il a, par exemple, été mis *par ordre* dans les papiers publics, que le Roi déclaroit à tous les fournisseurs de l'armée, que pour tous les motifs paternels qu'on n'a pas manqué d'énoncer avec emphase, & que vous trouverez dans toutes les gazettes, le Roi annulloit leurs contrats & même ceux qui auroient été récemment confirmés; clause d'autant plus gratuitement odieuse, d'autant plus absurde qu'il n'en a confirmé aucun, & qu'ainsi ce n'étoit pas la peine d'avertir solennellement qu'il pourroit très-bien au besoin manquer à sa parole.

Le Roi me parloit avant-hier de la manufacture de draps. Je tâchois de lui faire entendre qu'avant de démolir sa maison, il falloit savoir où coucher quand elle seroit découverte, où poser les décombres, où rebâtir; il

me répondit en riant : „ *Ah ! Schmits est votre*  
 „ *banquier (c'est l'entrepreneur de cette manu-*  
 „ *facture) : vraiment oui, lui dis-je, Sire ; mais*  
 „ *il ne m'a pas encore fait présent de l'argent que*  
 „ *j'ai touché par ses mains. „ Ceci doit vous*  
 montrer quels ressorts on fait jouer auprès de  
 lui pour m'éloigner. Voici un fait plus topi-  
 que à cet égard.

J'ai été six jours malade & très-souffrant  
 sans paroître dans le monde, & d'autant  
 plus qu'au fond les grandes sociétés n'ap-  
 prennent rien. Avant-hier le Roi dit à son  
 lotto : *Où est donc le comte de . . . ? Il y a mille*  
*ans que je ne l'ai vu. Sire, lui dit quelqu'un*  
*de l'intérieur, cela n'est pas étonnant, il passe sa*  
*vie chez Struensée avec MM. Biester & Nicolai.*  
 Vous noterez que Biester & Nicolai sont deux  
 savans Allemands, qui ont beaucoup écrit  
 contre Lavater & les visionnaires ; qu'ils ne  
 mettent jamais les pieds chez Struensée, &  
 qu'ils ne le connoissent pas même person-  
 nellement, à ce que je crois. Il ne falloit que  
 réveiller dans l'idée du Roi que j'étois anti-  
 visionnaire.

La nomination du comte Charles de Brühl  
 à la place de gouverneur du prince royal, a  
 fait triompher plus que jamais leur parti. C'est  
 au mérite d'appartenir à cette honorable secte,  
 qu'un comte Leppel, le plus incapable & le  
 plus ridicule des hommes, doit la mission en  
 Suede ; un baron de Doernberg, des graces  
 de tout genre ; un prince Frédéric, son in-  
 timité ; un duc de Weimar, un frere du Mar-  
 grave de Baden, un prince de Dessau, leurs  
 succès, les entours les plus influens, leur fa-  
 veur. Il semble que ce soit une confédération  
 tacite, & qu'on ne veuille mettre dans l'ad-  
 ministration que des sectaires éprouvés & fer-

vens. Personne n'ose les combattre ; tout le monde ploie la tête ; les esclaves de cour & de ville qui n'ont pas pris les devans , murmurent à voix basse , & peu-à-peu ils se rangeront du parti dominant.

Au reste, personne n'est assez adulateur pour excuser cette prostitution d'ennoblissemens, de titres , de cordons , de places académiques , de grades militaires, qui s'aggrave chaque jour. On a fait, par exemple, dix-sept majors, uniquement pour acquitter des paroles vagues, inconsidérées, & paroître à peu de frais se souvenir de ce que l'on avoit promis quand on avoit besoin de tout le monde.

Le Roi se montre trop , pour ne parler que de billevesées. Il ne faut pas , ce me semble , qu'au commencement d'un regne , un Monarque de Prusse trouve le temps d'avoir tous les jours un triste concert ou un plus triste lotto, sur-tout quand on connoît les riens , si ce n'est pis , qui remplissent sa matinée. C'est au reste tous les jours davantage qu'il se constitue le réparateur des torts de son oncle. Les colonels ou généraux que celui-ci avoit renvoyés, rentrent dans l'armée avec des grades ou des appointemens qui les dédommagent. Les conseillers jadis cassés pour l'affaire du meûnier Arnold , ont été réintégrés dans leurs fonctions ; & à dire vrai , le fort qu'ils avoient éprouvé étoit une des plus criantes iniquités de Frédéric II ; mais sa principale victime , le chancelier de Furst , est oubliée jusqu'ici. Son grand âge ne lui permet pas sans doute d'occuper une place ; mais une marque solennelle de bienveillance , une réparation flatteuse & d'étroite justice, tandis qu'on accorde tant de dédommagemens qui ne sont que des faveurs douteuses & même défavorables, étoit elle donc impossible ?

Les mines dépendoient uniquement sous le dernier regne, du ministre chargé de ce département. On vient de faire un arrangement, par lequel quatre tribunaux distribués dans les provinces, moderent beaucoup son autorité, & cela peut être nécessaire dans un pays où le droit public des mines est d'une tyrannie révoltante. Au reste, cette opération n'annonce pas la disgrâce de M. de Heinitz (il a été au contraire depuis quinze jours chargé de plusieurs nouveaux départemens, & notamment de quelques démembrements de M. de Schulembourg); elle entre dans le plan de tout remettre comme l'avoit laissé Frédéric-Guillaume en 1740. Cette critique du dernier regne peut devenir une vengeance bien chere. Mais au moins faudroit-il être conséquent, & puisque le grand directoire a été remis sur le pied de son institution, ne pas le laisser dans une oisiveté & une ininfluence tout-à-fait humiliantes. Il est déjà question d'éloigner le ministre de Gaudi, l'homme de qui le gouvernement retireroit le plus de ressources s'il étoit mis en œuvre. Cette conspiration contre la capacité, l'intelligence, le talent, alarme à bon droit ceux qui connoissent les faiseurs de prédictions.

Il me semble qu'il y auroit ici en ce moment une acquisition digne du Roi de France, & que M. de Calonne est fait pour lui proposer. L'illustre la Grange, le premier géometre qui ait paru depuis Newton, & qui, sous tous les rapports de l'esprit & du génie, est l'homme de l'Europe qui m'a le plus étonné, la Grange, le plus sage, & peut-être le seul philosophe vraiment pratique qui ait jamais existé, recommandable par son imperturbable sagesse, ses mœurs, sa conduite de tout genre, en un mot l'objet du plus tendre respect du petit



nombre d'hommes dont il se laisse approcher , est depuis vingt ans à Berlin , où il fut appelé dans sa première jeunesse par le feu Roi , pour remplacer Euler , qui l'avoit désigné lui-même comme le seul homme capable de marcher sur sa ligne. Il est très mécontent ; il l'est en silence , mais il l'est irrémédiablement , parce que c'est du mépris que sont nés ses dégoûts. Les fougues , les brutalités , les folles jactances de M. de Herzberg , l'association de tant d'hommes auprès desquels la Grange ne peut avec pudeur rester assis , la crainte très-sage de se trouver pressé entre le repos philosophique qu'il regarde comme le premier des biens , & le juste sentiment du respect de lui-même , qu'il ne laissera pas blesser , tout le convie à se retirer d'un pays où rien n'absout du crime d'être étranger , & où il ne supportera pas de n'être pour ainsi dire qu'un objet de tolérance. Dans cette conjoncture il n'est pas douteux qu'il n'échangeât volontiers le soleil & l'argent de Prusse pour le soleil & l'argent de France , du seul pays de la terre où l'on sache rendre un culte au génie des sciences & des arts , & faire les réputations durables ; du seul pays où la Grange , petit-fils d'un François , & qui se souvient avec reconnoissance que nous l'avons fait connoître à l'Europe , puisse aimer à vivre , s'il lui faut renoncer à ses habitudes. Le prince Cardito de Laffredo , ministre de Naples à Copenhague , lui a offert les plus belles conditions de la part de son souverain. Le Grand-Duc , le Roi de Sardaigne l'invitent vivement : mais toutes leurs propositions seront aisément oubliées pour la nôtre. (Eh ! quel homme d'un mérite constaté en Europe , le Roi de France n'attirera-t-il pas de même , à l'aide d'un bon contrôleur-général , le jour où il voudra exer-

cer cet empire des bienfaits qui ne peut appartenir qu'à lui ? ) La Grange a ici six mille livres de pension. Le Roi de France ne peut-il donc pas consacrer cette somme au premier géometre de l'Europe & de ce siècle ? Est-il au-dessous de Louis XVI, de retirer d'une académie misérable, un grand homme qu'on y méconnoît, qu'on y méfalloit, & de tuer ainsi par la plus noble des guerres le seul corps littéraire qui ait lutté contre les siens ? N'est-ce pas aussi une générosité mieux entendue que tant d'autres ? La France a si impolitiquement servi d'asyle à tant de Princes, qui ne pouvoient que lui coûter ! Pourquoi ne recueillerait-elle pas un grand-homme qui ne peut que lui valoir ? Elle a si long-temps enrichi les autres de ses pertes ; pourquoi ne s'enrichiroit-elle pas des fautes des autres ? Enfin, & pour parler du ministre que j'aime, un de Boynes a donné 18,000 livres de rente, pour une place inutile, à un Boscowich, méprisé de toute l'Europe savante, comme un charlatan assez médiocre ; pourquoi M. de Calonne ne feroit-il pas donner une pension de deux mille écus au premier homme que l'Europe ait dans le même genre, & probablement au dernier grand génie qu'auront les sciences exactes, dont la passion diminue avec les difficultés excessives, & le nombre infiniment petit des places qui restent à y prendre ? Je suis très-attaché à cette idée, parce que je la crois noble, & que j'aime tendrement l'homme qui en est l'objet. Je supplie qu'on me réponde le plutôt possible, car j'avoue que j'ai suspendu la délibération de M. La Grange sur les propositions qui lui sont faites (on sent bien que lui qui est dans l'antre ne peut en faire d'aucune espece) pour attendre les nôtres.